

même une lettre timbrée de Bayonne et cachetée en noir.

Ce n'est pas que sa mère soit morte ;... mais le malheureux s'est détruit.

Son propriétaire de la rue de l'Ouest vient de mettre écriteau.

CORDELLIER-DELANOUE.



LE COCHER DE CABRIOLET.



Je ne sais si, parmi les personnes qui liront ces quelques lignes, il en est qui se soient jamais avisées de remarquer la différence qui existe entre le cocher de cabriolet et le cocher de fiacre. Ce dernier grave, immobile et froid, supportant les intempéries de l'air avec l'impassibilité d'un stoïcien ; isolé sur son siège ; au milieu de la société, sans contact avec elle ; se permettant, pour toute distraction, un coup de fouet à son camarade qui passe ; sans amour pour les deux mai-

gres rosses qu'il conduit ; sans aménité pour les infortunés qu'il brouette, et ne daignant échanger avec eux un sourire grimaçant, qu'à ces mots classiques : « *Au pas , et toujours tout droit.* » Du reste , être assez égoïste , fort maussade , portant des cheveux plats , et jurant Dieu.

Tout autre chose est du cocher de cabriolet ; il faut être de bien mauvaise humeur pour ne pas se déridier aux avances qu'il vous fait , à la paille qu'il vous pousse sous les pieds , à la couverture dont il se prive , soit qu'il pleuve , soit qu'il gèle , pour vous garantir de la pluie ou du froid ; il faut être frappé d'un mutisme bien obstiné , pour garder le silence aux mille questions qu'il vous fait , aux exclamations qui lui échappent , aux citations historiques dont il vous pourchasse. C'est que le cocher de cabriolet a vu le monde , il a vécu dans la société ; il a conduit , à l'heure , un candidat académicien faisant ses 39 visites , et le candidat a déteint sur lui , voilà pour la littérature ; il a mené , à la course , un député à la chambre , et le député l'a frotté de politique ; deux étudiants sont montés près de lui , ils ont parlé opérations , et il a pris une teinture de médecine ; bref , superficiel en tout , mais étranger à peu de choses de ce monde , il est caustique , spirituel , causeur , porte une casquette , et a toujours un parent ou un

ami qui le fait entrer pour rien au spectacle : nous sommes forcés d'ajouter à regret , que la place qu'il y occupe est marquée au centre du parterre.

Le cocher de fiacre est l'homme des temps primitifs , n'ayant de rapports avec les individus que ceux strictement nécessaires à l'exercice de ses fonctions , assommant , mais honnête homme.

Le cocher de cabriolet est l'homme des sociétés vieilles , la civilisation est venue à lui , il s'est laissé faire par elle : sa moralité est à peu près celle de Bartholo.

En général , les cabaretiers prennent pour enseigne un cocher de fiacre , son chapeau ciré sur la tête , son manteau bleu sur le dos , son fouet d'une main , et une bourse de l'autre , avec cet exergue : « *Au Cocher fidèle.* »

Je n'ai jamais vu d'enseigne représentant un cocher de cabriolet , dans la même situation morale.

N'importe , j'ai une prédilection toute particulière pour les cochers de cabriolets , cela tient peut-être à ce que j'ai rarement une bourse à laisser dans leur voiture.

Quand je ne pense pas à un drame qui me préoccupe , quand je ne vais pas à une répétition qui m'ennuie , quand je ne reviens pas d'un spectacle qui m'a endormi , je cause avec eux ,

et quelquefois je m'amuse autant en dix minutes que dure la course, que je me suis ennuyé dans les quatre heures qu'a duré la soirée de laquelle ils me ramènent.

J'ai donc un tiroir de mon cerveau consacré uniquement à ces souvenirs à 25 sous.

Parmi ces souvenirs il y en a un qui a laissé une trace profonde.

Il y a cependant déjà près d'un an que *Cantillon* m'a raconté l'histoire que je vais vous dire.

Cantillon conduit le numéro 221.

C'est un homme de 40 à 45 ans, brun, aux traits fortement accentués, portant, à l'époque dont je vous parle, 1^{er} janvier 1831, un chapeau de feutre, avec un reste de galon, une redingote de drap de lie de vin, avec un reste de livrée, des bottes avec un reste de revers. Depuis onze mois, tous ces restes-là doivent être disparus. On comprendra tout à l'heure d'où vient, ou plutôt, car je ne l'ai pas revu depuis l'époque que j'ai dite, d'où venait cette notable différence entre son costume et celui de ses collègues¹.

C'était, comme je l'ai dit, le 1^{er} janvier 1831, il était dix heures du matin, j'avais réglé, dans ma tête, cette série de courses qu'il est indispensable de faire soi-même. J'avais établi, par

¹ Voir plus haut le costume habituel du cocher de cabriolet.

rue, cette liste d'amis, auxquels il est toujours bon d'embrasser les deux joues, et de serrer les deux mains, même un jour de l'an : bref, de ces hommes sympathiques, qu'on est quelquefois six mois sans voir, vers lesquels on s'avance les deux bras ouverts, et chez lesquels on ne met jamais de cartes.

Mon domestique avait été me chercher un cabriolet : il avait choisi Cantillon, et Cantillon avait dû la préférence de ce choix à son reste de galon, à son reste de livrée, et à son reste de retroussis ; Joseph avait flairé un ex-confrère. Son cabriolet en outre était couleur chocolat, au lieu d'être barbouillé de jaune ou de vert, et, chose étrange, des ressorts argentés permettaient d'abaisser au premier degré sa coiffe de cuir : un sourire de satisfaction témoigna à Joseph que j'étais content de son intelligence ; je lui donnai congé pour la journée : je m'établis carrément sur d'excellents coussins ; Cantillon tira sur mes genoux un carrick café au lait, fit entendre un clapement de langue, et le cheval partit sans l'aide du fouet, qui, pendant toutes nos courses, resta accroché, plutôt comme un ornement obligé, que comme un moyen coercitif.

— Où allez-vous, notre maître ?

Chez Charles Nodier, à l'Arsenal.

Cantillon répondit par un signe qui voulait dire, non-seulement je sais où cela est, mais encore je connais ce nom-là. Pour moi, comme j'étais, dans ce moment, en train de faire *Anthony*, que le cabriolet était très-doux, je me mis à réfléchir à la fin du troisième acte qui ne laissait pas que de m'inquiéter considérablement.

Je ne connais pas pour un poète d'instant de béatitude plus grand que celui où il voit son œuvre venir à bien : il y a, pour arriver là, tant de jours de travail, tant d'heures de découragement, tant de moments de doute, que lorsqu'il voit, dans cette lutte de l'homme et de l'esprit, l'idée qu'il a pressée par tous ses points, attaquée sur toutes ses faces, plier sous la persévérance, comme sous le genou un ennemi vaincu qui demande grâce, il a un instant de bonheur, proportionné, dans sa faible organisation, à celui que dut éprouver Dieu, quand il dit à la terre, *Sois*, et que la terre fut : comme Dieu, il peut dire dans son orgueil, j'ai fait quelque chose de rien ; j'ai arraché un monde au néant.

Il est vrai que le monde du poète n'est peuplé que d'une douzaine d'habitants, ne tient d'espace dans le système planétaire que les 34 pieds carrés d'un théâtre, et souvent naît et meurt dans la même soirée.

C'est égal, ma comparaison n'en subsiste pas

moins, j'aime mieux l'égalité qui élève que l'égalité qui abaisse.

Je me disais ces choses ou à peu près ; je voyais comme derrière une gaze, mon monde prenant sa place parmi les planètes littéraires, ses habitants parlaient à mon goût, marchaient à ma guise, j'étais content d'eux, j'entendais venir d'une sphère voisine un bruit non équivoque d'applaudissements, qui prouvaient que ceux qui passaient devant mon monde, le trouvaient à leur gré, et j'étais content de moi.

Ce qui ne m'empêchait pas, sans que cela me tirât de ce demi-sommeil d'orgueil, opium des poètes, de voir mon voisin mécontent de mon silence, inquiet de mes yeux fixes, choqué de ma distraction, et faisant tous ses efforts pour m'en tirer, tantôt en me disant : Notre maître, le carrick tombe ; je le tirais sur mes genoux sans répondre ; tantôt en soufflant dans ses doigts, je mettais silencieusement mes mains dans mes poches ; tantôt en sifflant la Parisienne, et je battais machinalement la mesure. Je lui avais dit en montant que nous avions quatre ou cinq heures à rester ensemble, et il était véritablement tourmenté de l'idée que, pendant tout ce temps, je garderais un silence très-préjudiciable à sa bonne volonté de causer. A la fin cependant ces symp-

tômes de malaise redoublèrent à un point qu'ils me firent peine : j'ouvris la bouche pour lui adresser la parole ; sa figure se dérida ; malheureusement pour lui l'idée qui me manquait pour finir mon troisième acte me vint en ce moment, et comme je m'étais tourné à demi de son côté, que j'avais la bouche entr'ouverte pour parler, je repris tranquillement ma place, et je me dis à moi-même : « *C'est bon.* »

Cantillon crut que j'avais perdu la tête.

Puis il fit un soupir.

Puis, après un instant, il arrêta son cheval en me disant : « C'est ici. » J'étais à la porte de Nodier.

Je voudrais bien vous parler de Nodier, pour moi d'abord qui le connais et qui l'aime, puis pour vous qui l'aimez mais peut-être ne le connaissez pas. Plus tard.

Cette fois c'est de mon cocher qu'il s'agit. Revenons à lui.

Au bout d'une demi-heure, je redescendis ; il m'abassa gracieusement le chasse-crotte ; je repris ma place auprès de lui, et après un *brrrrrr* préalable, et quelques mouvements du torse, je me retrouvai dans l'espèce de fauteuil à bras qui m'avait si bien disposé à la vie contemplative ; et je dis, les paupières à demi fermées :

« Taylor, rue de Bondy. »

Cantillon profita de mon instant d'épanchement, pour me dire rapidement :

— M. Charles Nodier n'est-ce pas un monsieur qui fait des livres ?

— Précisément ; comment diable savez-vous cela, vous ?...

— J'ai lu un roman de lui, dans le temps que j'étais chez M. Eugène. (Il poussa un soupir.) Une jeune fille dont on guillotine l'amant.

— *Thérèse Aubert ?*

— C'est ça même... Ah ! si je le connaissais, ce monsieur-là, je lui donnerais un fameux sujet d'histoire pour un roman.

— Ah !

— Il n'y a pas de ah ! si je maniais la plume aussi bien que le fouet, je ne le donnerais pas à d'autres ; je le ferais moi-même.

— Eh bien, racontez-moi cela.

Il me regarda en clignant les yeux.

— Oh ! vous, ce n'est pas la même chose.

— Pourquoi ?

— Vous ne faites pas de livres, vous ?

— Non, mais je fais des pièces ; et peut-être votre histoire me servirait-elle pour un drame.

Il me regarda une seconde fois.

— Est-ce que c'est vous qui avez fait *les Deux Forçats* par hasard ?

— Non, mon ami.

— Ou *l'Auberge des Adrets* ?

— Pas davantage.

— Pour où faites-vous des pièces donc ?

— Jusqu'à présent je n'en ai fait que pour le Théâtre-Français et l'Odéon.

Il fit un mouvement de lèvres figurant une moue, qui me donna clairement à entendre que j'avais considérablement perdu dans son esprit; puis il réfléchit un instant et comme prenant son parti :

— C'est égal, dit-il; j'ai été dans le temps aux Français, avec M. Eugène; j'ai vu M. Talma dans *Sylla*, c'était tout le portrait de l'Empereur; une belle pièce tout de même; et puis, dans une petite bamboche après, un intrigant qui avait un habit de valet, et qui faisait des grimaces; ce matin-là était-il drôle... c'est égal, j'aime mieux *l'Auberge des Adrets*.

Il n'y avait rien à répondre. D'ailleurs, à cette époque, j'avais des discussions littéraires par-dessus la tête.

— Vous faites donc des tragédies, vous, dit-il en me regardant de côté.

— Non, mon ami.

— Qu'est-ce que vous faites donc ?

— Des drames.

— Ah! vous êtes romantique, vous; j'ai con-

duit l'autre jour un académicien à l'académie, qui les arrangeait joliment, les romantiques; il fait des tragédies, lui; il m'a dit un morceau de sa dernière; je ne sais pas son nom, un grand, sec, qui a la croix d'honneur, et le bout du nez rouge. Vous devez connaître ça, vous : je fis un signe de tête correspondant à un *oui*.

— Et votre histoire ?

— Ah! voyez-vous, c'est qu'elle est triste; il y a mort d'homme !

Le ton d'émotion profonde avec laquelle il dit ces quelques mots, augmenta ma curiosité.

— Allez toujours, mon brave.

— *Allez toujours!* c'est bien aisé à dire, et si je pleure, je ne pourrai plus aller, moi...

Je le regardai à mon tour. — Voyez-vous, me dit-il, je n'ai pas toujours été cocher de cabriolet, comme vous pouvez le voir à ma livrée (et il me montrait complaisamment ses parements, où il restait quelques fragments d'un liséré rouge.) — Il y a dix ans que j'entrai au service de M. Eugène; vous n'avez pas connu M. Eugène ?

— Eugène qui ?

— Ah! dame, *Eugène qui?*... Je ne l'ai jamais entendu appeler autrement, et je n'ai jamais vu ni son père ni sa mère; c'était un grand jeune homme comme vous, de votre âge; quel âge avez-vous ?

— Vingt-sept ans.

— C'est ça ; pas si brun tout-à-fait, et puis vous avez les cheveux noirs, et il les avait tout plats, lui ; du reste, joli garçon, si ce n'est qu'il était triste, voyez-vous, comme un bonnet de nuit ; il avait dix mille livres de rente, ça n'y faisait rien ; si bien que j'ai cru long-temps qu'il était malade du pylore. Pour lors, j'entraï donc à son service ; c'est bien. Jamais un mot plus haut que l'autre. « Cantillon, mon chapeau... « Cantillon, mets le cheval au cabriolet... Cantillon, si M. Alfred de Linar vient, dis que je n'y suis pas. » Faut vous dire qu'il n'aimait pas ce M. de Linar. Le fait est que c'était un roué, celui-là. Oh ! mais, un roué, suffit. Comme il logeait dans le même hôtel que nous, il était toujours sur notre dos, que c'en était fastidieux. Il vient, le même jour, demander M. Eugène ; je lui dis : Il n'y est pas... Paf, voilà l'autre qui tousse ; il l'entend, bon ! Alors il s'en va, en disant : « Ton maître est un impertinent. » Je garde ça pour moi ; prenons qu'il n'ait rien dit.

— A propos, notre bourgeois, à quel numéro allez-vous, rue de Bondy ?

— N° 64.

— Haoh !... C'est ici.

Taylor n'y était pas, je ne fis qu'entrer et sortir.

— Après ?

— Après ? Ah ! l'histoire... Où allons-nous d'abord ?

— Rue Saint-Lazare, n° 58.

— Ah ! chez mademoiselle Mars ; c'est encore une fameuse actrice, celle-là. Je disais donc que le même jour nous allions en soirée dans la rue de la Paix : je me mets à la queue, houp. A minuit sonnant, mon maître sort d'une humeur massacrant. Il s'était rencontré avec M. Alfred, ils avaient échangé des mots. Il revenait en disant : C'est un fat, qu'il faudra que je corrige. J'oubliais de vous dire que mon maître tirait le pistolet, oh mais ! et l'épée comme un Saint-George. Nous arrivons sur le pont où il y a des statues, vous savez ; il n'y en avait pas encore à cette époque-là : voilà que nous croisons une femme qui sanglotait si fort, que nous l'entendions, malgré le bruit du cabriolet. Mon maître me dit : Arrête. J'arrête. Le temps de tourner la tête, il était à terre. C'est bien...

« Il faisait une nuit à ne pas voir ni ciel ni terre. La femme allait devant, mon maître derrière. Tout à coup elle s'arrête au milieu du pont, monte dessus, et puis j'entends, Paouf ! Mon maître ne fait ni une ni deux : v'lan, il donne une tête ; il faut vous dire qu'il nageait comme un éperlan.

« Moi je me dis : Si je reste dans le cabriolet, ça ne l'aidera pas beaucoup; d'un autre côté, comme je ne sais pas nager, si je me jette à l'eau, ça sera deux à retirer au lieu d'une. Je dis au cheval, à celui-là, tenez, qui avait quatre ans de moins sur le corps, et deux picotins d'avoine de plus dans le ventre : « Reste là, Coco. » On aurait dit qu'il m'entendait; il reste, c'est bon.

« Je prends mon élan, j'arrive au bord de la rivière; il y avait une petite barque, je saute dedans : elle tenait par une corde; je tire, je tire. Je cherche mon couteau, je l'avais oublié; n'en parlons plus. Pendant ce temps-là, l'autre plongeait comme un cormoran.

« Je tire si fort une secousse, que, crac, la corde casse, encore un peu, je tombais les quatre fers en l'air dans la rivière. Je me trouve sur le dos dans la barque, heureusement que j'étais tombé les reins sur un banc. Je me dis : C'est pas le moment de compter les étoiles : je me relève.

« Du coup, la barque était lancée, je cherche les deux avirons; dans ma cabriole, j'en avais jeté un à l'eau. Je rame avec l'autre, je tourne comme un tonton. Je dis : C'est comme si je chantais; attendons.

« Je me rappellerai ce moment-là toute ma vie, monsieur; c'était effrayant, on aurait cru que la

rivière roulait de l'encre, tant elle était noire. De temps en temps seulement, une petite vague s'élevait, et jetait son écume; puis, au milieu, on voyait paraître un instant la robe blanche de la jeune fille, ou la tête de mon maître, qui revenait pour souffler; une seule fois ils reparurent tous deux en même temps. J'entendis M. Eugène dire : « Bon ! je la vois. » En deux brassées, il fut à l'endroit où la robe flottait l'instant d'auparavant. Tout à coup, je ne vis plus sortir de l'eau que ses jambes écartées. Il les rapprocha vivement, et il disparut... J'étais à dix pas d'eux, à peu près, descendant la rivière ni plus ni moins vite que le courant, serrant mon aviron entre mes mains, comme si je voulais le broyer, et disant : Dieu de Dieu ! faut-il que je ne sache pas nager !

« Un instant après il reparut. Cette fois-là il la tenait par les cheveux; elle était sans connaissance; il était temps; pour mon maître aussi. Sa poitrine râlait, et il lui restait tout juste assez de force pour se soutenir sur l'eau, vu que, comme elle ne remuait ni bras ni jambes, elle était lourde comme un plomb : il tourna la tête pour voir de quel côté du bord il était le plus près, et il m'aperçut... « Cantillon, dit-il, à moi ! » J'étais sur le bord de la barque, lui tendant l'aviron, mais ouiche ! il s'en fallait plus de trois

pieds... « A moi ! » répéta-t-il... Je faisais un mauvais sang ! « Cantillon ! » Une vague lui passa sur la tête. Je restai la bouche ouverte, les yeux fixés sur l'endroit ; il reparut, ça m'enleva une montagne de dessus l'estomac ; j'étendis encore l'aviron ; il s'était un brin rapproché de moi... Du courage, mon maître, du courage, que je lui criais. Il ne pouvait plus répondre. Lâchez-la, que je lui dis, et sauvez-vous. « Non, non, dit-il, je... » L'eau lui entra dans la bouche. Ah ! monsieur, je n'avais pas un cheveu sur la tête qui n'eût sa goutte d'eau. J'étais hors de la barque, tendant l'aviron, je voyais tout tourner autour de moi. Le pont, l'Hôtel des gardes, les Tuileries, tout ça dansait, et pourtant j'avais les regards fixés seulement sur cette tête qui s'enfonçait petit à petit, sur ces yeux à fleur d'eau, qui me regardaient encore et me paraissaient plus grands du double ; puis je ne vis plus que ses cheveux ; les cheveux s'enfoncèrent comme le reste, son bras seul sortait encore de l'eau, avec ses doigts crispés ; je fis un dernier effort, je tendis la rame ; allons donc, han !... Je lui mis l'aviron dans la main. Ah !... Cantillon s'essuya le front ! je respirai, il reprit :

« On a bien raison de dire que quand on se noie, on s'accrocherait à une barre de fer rouge ; il se cramponna à la rame que ses ongles étaient

marqués dans le bois ; je l'appuyai sur le bord du bateau, ça fit bascule, et M. Eugène reparut au-dessus de l'eau. Je tremblais si fort que j'avais peur de lâcher mon diable de bâton, j'étais couché dessus, la tête au bord du bateau. Je tirais l'aviron en l'assujettissant avec mon corps. M. Eugène avait la tête renversée en arrière comme quelqu'un qui est évanoui, je tirais toujours la machine, ça le faisait approcher ; enfin, j'étendis le bras, je le pris par le poignet ; bon ! j'étais sûr de mon affaire, je le serrais comme un étau : huit jours après il en avait encore les marques bleues autour du bras.

« Il n'avait pas lâché la petite ; je le tirai dans le bateau, elle le suivit ; ils restèrent au fond tous les deux pas beaucoup plus fringants l'un que l'autre ; j'appelai mon maître, votre serviteur ! J'essayai de lui frapper dans le creux des mains, il les tenait fermées, comme s'il voulait casser des noix. C'était à se manger la rate.

« Je repris ma rame, et je voulus gagner le bord ; quand j'ai deux avirons, je ne suis pas déjà un fameux marinier, avec un seul, c'était toujours la même chanson ; je voulais aller d'un côté, je tournais de l'autre, le courant m'entraînait. Quand je vis que définitivement je m'en allais au Havre, je me dis, ma foi, pas de fausse

honte, appelons au secours : là-dessus, je me mis à crier comme un paon.

« Les farceurs qui sont dans la petite baraque où l'on fait revenir les noyés, m'entendirent, ils mirent leur embarcation du diable à l'eau, en deux tours de main ils m'avaient rejoint. Ils accrochèrent mon bateau au leur, cinq minutes après, mon maître et la jeune fille étaient dans du sel, comme des harengs.

« On demanda si j'étais noyé aussi, je répondis que non, mais que c'était égal, que si l'on voulait me donner un verre d'eau-de-vie, ça me remettrait le cœur. J'avais les jambes qui pliaient comme des écheveaux de fil.

« Mon maître rouvrit les yeux le premier; il se jeta à mon cou... Je sanglotais, je riais, je pleurais... Mon Dieu, qu'un homme est bête!...

« M. Eugène se retourna; il aperçut la jeune fille qu'on médicamentait : « Mille francs pour vous, mes amis, dit-il, si elle n'en meurt pas, et toi, Cantillon, mon brave, mon ami, mon sauveur (je pleurais toujours), amène le cabriolet. »

« Ah! que je dis, c'est vrai, et Coco!... Faut pas demander si je pris mes jambes à mon cou. J'arrive à la place, où je l'avais laissé... Pas plus de cabriolet ni de cheval que dessus ma main. Le lendemain, la police nous le retrouva; c'était un amateur qui s'était reconduit avec.

« Je reviens, et je dis: Bernique. Il me répond : « C'est bien, alors, amène un fiacre. » Et la jeune fille? que je demande. « Elle a remué le bout du pied. » dit-il. Fameux! J'amène un fiacre, elle était revenue tout-à-fait, seulement elle ne parlait pas encore. Nous la portons dans le berlingot. « Cocher, rue du Bac, n° 31; et vivement! »

— Dites donc, notre maître, c'est ici mademoiselle Mars, n° 58.

— Est-ce que ton histoire est finie?

— Finie, peuh!... Je ne suis pas au quart; c'est rien ce que je vous ai dit, vous verrez.

Effectivement, il y avait un certain intérêt dans ce qu'il m'avait raconté; je n'avais qu'un souhait à faire à notre grande actrice, c'était de la trouver aussi sublime en 1831 qu'en 1830; au bout de 10 minutes, j'étais dans le cabriolet.

— Et l'histoire?

— Où faut-il vous conduire d'abord?

— Cela m'est égal, allez devant vous. L'histoire?

— Ah, l'histoire! nous en étions... « Cocher, rue du Bac, et vivement. » Sur le pont, notre jeune fille perdit connaissance une seconde fois.

Mon maître me fit descendre sur le quai pour lui amener son médecin. Quand je revins avec lui, je trouvai mademoiselle Marie... Est-ce que je vous ai dit qu'on l'appelait Marie?